

FEU NARCISSE GRENIER, C.R.

Un des citoyens les plus distingués et les plus patriotes de la ville de Laviolette vient de disparaître à l'âge de 50 ans. Après une longue et très douloureuse maladie soufferte avec une touchante résignation, M. Narcisse Grenier s'éteignit le 12 avril courant, emportant les regrets d'une famille chérie et de nombreux amis.

M. Grenier avait été zouave en 1870, et avait été reçu avocat en 1880. Il avait été nommé Conseil de la Reine en 1898. Il faisait partie de la société légale Grenier et Tessier.

Le défunt avait occupé le grade de capitaine dans le 86ème bataillon, la charge de président dans le club politique Laurier et celle d'échevin au Conseil de Ville des Trois-Rivières.



Photo. P.-F. Pinsonneault

M. N. GRENIER

C'est une perte réelle pour l'antique cité trifluvienne, car le défunt avait à cœur son avancement et ne négligeait rien pour la mettre dans la voie du progrès. Aussi, en signe de deuil, a-t-on vu le drapeau arboré à mi-mât sur l'Hotel-de-Ville et grand nombre de résidences.

Par sa femme, née Godin, il était allié à une des familles les plus considérables de l'endroit. Son épouse lui survit, ainsi que trois frères : M. l'abbé E. Grenier, curé de Saint-Grégoire, le révérend Père J. Grenier, jésuite, et M. J. Grenier, des Etats-Unis.

Ses funérailles, qui ont été très imposantes, ont démontré quelle était sa grande popularité et quels regrets il laissait parmi ses parents, ses amis et ses concitoyens.

Gai, sympathique et doux de caractère, homme de progrès et d'initiative, partisan dévoué et convaincu de la cause libérale, le défunt vivra encore longtemps dans le souvenir de ceux qui l'on connu et apprécié.

MAS.

ET TOI ?

Quand elle sortit du sermon, Mme Grobert était au paroxysme de la colère noire. Elle releva le col fourré de sa pèlerine, s'enfonça la tête dedans jusqu'aux oreilles, toussa pour se donner l'air intéressant, puis s'accrochant au bras de son mari :

— Tu sais ! il est pitoyable, ce Père ! traiter des sujets risqués comme celui-là ! C'est à faire tourner la tête des jeunes filles, oh !... et d'une façon pareille ! Je n'irai plus à son sermon ; j'ai même envie de faire écrire à Monseigneur...

— Je ne comprends pas, fit le mari... il a très bien parlé, le Père, et très convenablement.

— Tu perds la tête, mon ami. Tu trouves que c'est convenable et morale des sermons pareils, où l'on détaille avec effectation les effets des mauvaises lectures.

— Mais le Père avait grandement raison ! Il a dit que les mauvais livres étaient le poison des familles et qu'une mère, soucieuse de la vertu de sa fille, n'en devrait jamais laisser entrer chez elle. Voilà ce que j'ai compris.

— Oui ! mais ce tableau de la vertu qui se perd, des jeunes têtes exaltées par le récit de la mauvaise passion... tu crois, toi, qu'un prêtre a le droit de dire ces choses-là ? Je ne veux plus que Madeleine entendre ces horreurs.

— Oh ! le mot est énorme. Je te trouve un peu collet-monté.

— Oui ! c'est ça, collet-monté ! Je m'en doutais. Quand une mère néglige ses enfants, on la traite d'écervelée ; quand elle veut défendre sa vertu, on la trouve collet-monté.

— Allons ! allons ! fit Grobert agacé, ne te fâche pas ! C'est vrai, tu dois avoir raison ; il a été peut-être un peu loin, le Père ; mais, diable ! ne va pas, pour ça, traiter d'horreur le beau sermon qu'il nous a fait.

Pendant ce petit dialogue à la vinaigrette, Madeleine trotte avec une de ses amies, insouciantes et rieuses, sans se douter du grand danger qu'elle vient de courir... au sermon de tout à l'heure.

Elle a treize ans, Madeleine : une charmante petite fille, obéissante, travailleuse, aimable. Elle a bien ses petites manies, mais elle n'a pas, Dieu merci, de ces vilains airs envolés, de ces poses prétentieuses de petite femme préoccupée. Elle rit franc, elle parle de même. Ses paroles et ses sourires ont la bonne fraîcheur de la jeunesse.

Un jour, Madeleine — par hasard — se glisse dans le petit boudoir, dont la porte toujours fermée, garde le mystère impénétrable.

C'est là que sa mère, quelquefois, se retire lorsqu'elle veut être seule.

Là où sont de si bonnes choses ! Une belle peau de lapin blanc sur le meuble d'acajou, des bibelots dorés et gais qui sourient, tout un étalage de choses splendides qui chatouillent l'œil de leurs reflets. Mais la plus belle chose encore, c'est... l'absence de maman.

Et comment, elle, si prudente, a-t-elle pu s'oublier aujourd'hui, laisser à la porte cette clef mystérieuse comme celle du cabinet noir de Barbe-Bleue ?

Au-dedans, toutes les choses semblent murmurer :

— Oh ! la jolie petite fille... entrez mignonne !

Et les fauteuils étendent tout grands leurs bras et en chuchotant :

— Asseyez-vous, Mlle Madeleine, sur notre velours, dans notre belle soie bleue.

Un beau livre, avec des gravures, est ouvert sur la table.

Elle le prend, le feuillet et, soudain, sent la rougeur, cette rougeur divine de la vertu offensée, qui lui monte au visage.

Sans doute, on voit dans ces pages des choses qui ne sont pas dans tous les livres, surtout dans ceux qu'elle a vus déjà, jusqu'à ce jour. C'est vilain, mais c'est curieux et drôle, quand même. Une page splendide ornée l'arrête. C'est beau, mais ça lui trouble son petit cœur... il y a comme un souffle mauvais qui s'échappe de ce papier fleuri.

Soudain, la mère entre. Effrayée, mécontente, elle prend le livre, et, regardant sa fille d'un air sévère :

— Je t'avais défendu de toucher à mes livres !

Madeleine baisse les yeux, silencieuse.

— Celui-là n'est pas fait pour les petites filles, c'est pour les grandes personnes, et encore... C'est un livre très dangereux. Alors, la fillette ne peut s'expliquer comment une chose qui salirait les petites âmes ne salisse pas aussi les grandes.

— C'est très mal, continue Mme Grobert, très vexée, de toucher comme cela à de vilaines choses !

Madeleine, alors, très respectueusement, avec un air ingénu, fait de naïf étonnement qui ne saisit plus ce qu'on veut dire ; Madeleine, les yeux levés sur sa mère, lui dit ce mot, terrible dans sa simplicité :

— Et toi ! petite mère ?

RENÉ GAELL.

Mademoiselle s'informe s'il y a des volets à sa chambre ; bébé, si la cour est pavée : la servante introduit délicatement la question de la cuisine : est-elle en haut ou en bas ? Y a-t-il un marteau ou une sonnette ?

Le mari qui n'est pas préparé, balbutie ; la femme gronde et décide que demain elle ira elle-même. Le lendemain soir, même scène.

Bref, toute la famille va, chacun à son tour, scruter chaque coin du nouveau logement, lequel, décidément et en fin de compte, ne convient pas.

Il y en a ainsi pour deux bons mois.

Enfin le précieux bijou est trouvé, mais il faut payer dix louis de plus. Le mari refuse net. La femme plaide, il devient songeur. La jeune fille fait son petit discours : il consent.

Grand émoi dans l'intérieur. Le quinze avril, le bouleversement commence. On ne change pas de maison comme de chapeau.

Il faut lever les tapis, décrocher les cadres, enlever les rideaux ; puis un jour que le soleil luit un peu plus chaud, les poêles et les tuyaux se démontent et se nettoient.

Le lendemain, hélas ! il gèle : bébé prend le rhume : les poêles se remettent un à un.

Enfin, le grand jour arrive.

Dès cinq heures du matin, les charrettes font blocus dans la rue. Tous les petits mystères de la famille sont mis au jour. Deux yeux profanes viennent sonder tout cela. Des hommes affreux crachent partout, fument, boivent votre vin dans vos verres pendant que vous êtes en bas : les enfants ont froid et pleurent.

Vous êtes obligé de suivre chaque charrette, comme un roulier ; voir à ce qu'on ne brise pas ceci, qu'on ne gâte pas cela.

Ici, pendant que vous sortez, vos successeurs entrent. Là-bas, pendant que les autres sortent, vous entrez. C'est un amas de meubles, une confusion de faïence à n'y plus rien comprendre.

Les voisins et voisines sont là qui font leurs petites remarques.

— Tiens, je pensais qu'ils étaient mieux meublés.

— Voilà une chaise dépareillée.

— Ces tapis ont fait leur temps. Hum ! leurs lits ne paraissent pas mous : je m'explique maintenant pourquoi ils se levaient si matin. Ça n'est pas du duvet !

Vous entendez tout cela, et vous ne pouvez pas faire fouetter le cheval ; il faut aller au petit pas ; tout se briserait.

Enfin vous êtes installé.

Les charretiers sont disparus ; vous redevenez seul possesseur de vos meubles, de vos choses. Il y a là un petit moment de bonheur indescriptible.

Cependant, au bout de cinq ou six jours, nouveau embarras. Les ouvriers, menuisiers, peintres et tapisiers montent à l'assaut. On vous pourchasse de chambre en chambre : vous déjeunez au grenier et vous soupez à la cave. Ensuite, il faut des tapis neufs : vous avez une chambre de plus il faut la meubler ; les comptes arrivent ; un tas d'embêtements, vous en avez pour trois mois, et vous arrivez à jouir de votre tranquillité juste au moment où il faut se mettre à poser les poêles pour l'automne et l'hiver.

L'an prochain, vous recommencerez ; et ainsi de suite jusqu'au moment où il n'y aura plus de maisons à louer, ce qui sera proche de la fin des temps.

NAPOLÉON LEGENDRE.

CHOSSES AILÉES

Il faut son libre envol à toute chose ailée ;
L'astre tourne en rayant la plaine constellée,
La nef prend son essor sur la crête des flots,
La mouette en l'orage, et l'aigle dans l'aurore,
Le papillon léger sur l'iris qui se dore,
Et triomphant l'espoir plane sur nos sanglots.

La chanson des clochers monte au ciel qui s'azure,
Lente parfois, parfois sans rythme ni mesure,
La flèche vole au but, l'abeille aux fleurs de miel...
Il faut son libre envol à toute chose ailée,
L'âme, à travers les airs et la voûte étoilée,
L'âme s'élance au ciel !

MARIE ELEGEM.